

# DEMOMOUSIKE

---

## PRÉFACE

Mieux que par la parole, c'est par le chant que l'âme humaine se manifeste. Il n'y a pas de peuplade, aussi sauvage soit-elle, qui n'ait au moins quelques notes par lesquelles elle ne puisse exprimer sa joie ou sa tristesse.

De simple expression des sensations individuelles, le chant peu à peu commença à devenir la manifestation des événements publics, les noces et les morts furent accompagnées par des chansons joyeuses ou des mélopées funèbres, selon la cérémonie qu'elles célébraient. Ensuite, en se développant toujours, ce fut aux sons de chants qu'on marchait à la guerre, c'est par des chants qu'on invoquait la protection de la divinité, qu'on annonçait les victoires, qu'on pleurait les défaites. C'est ainsi que les chants devinrent nationaux après avoir été uniquement familiaux. Puis, en beaucoup de cas, les paroles disparurent ou bien furent supprimées et il ne resta plus que la musique nationale qui, en se perfectionnant, forma l'école classique. Toute musique ou tout chant national contient donc en soi l'âme populaire en même temps qu'il retrace fidèlement l'histoire de la race ou du peuple qui l'a créé. C'est pour cette raison qu'il y a toujours dans la musique (même dans celle qui devrait être gaie) quelque chose de mélancolique, car l'existence est pleine de larmes.

Sous ce point de vue j'ai étudié dans mes voyages la musique, les chants, et les chansons des pays que je visitais. Sans trop d'effort, sans trop stimuler mon imagination, je découvrais, sous les thèmes qu'on jouait ou chantait, l'âme des peuples et leur histoire. Certaines mélodies exprimaient encore pour moi les vibrations des cœurs de générations qui ne sont plus, et certaines notes claironnées rappelaient en ma mémoire des gloires lointaines, des luttes, des triomphes, des désastres dont mes souvenirs étaient remplis.

C'est loin du monde civilisé et banal, c'est au milieu du peuple simple, qui seul sait interpréter ce qu'il créa, qui seul sait faire battre le cœur, et dira en peu de notes ce qu'il aime, ce qu'il a souffert, ce qu'il désire, ce qu'il espère, qu'il faut aller pour jouir de ces grandes et admirables émotions que la musique populaire peut donner. Et pour décor il faut la belle nature qui vit naître ces chansons dans lesquelles l'âme s'épanouit.

Voilà ce que j'ai voulu décrire, voilà ce que j'ai essayé d'exprimer dans ce petit ouvrage. Ai-je réussi ?

Le style et la phraséologie paraîtront, je le crains, étranges. Comme j'écrivais habituellement au son même de la musique, j'ai tâché de créer une harmonie imitative, et d'accorder, autant que possible, les paroles avec le rythme et avec la cadence de la mélodie dont je voulais transcrire en mots le sens intime et profond.

### *MUSIQUE HONGROISE*

Oh, cette musique hongroise ! Cette musique toute formée de longues, profondes ondes musica-

les, véritables vagues qui s'élèvent, se poussent, se brisent. Au début douces, langoureuses et lentes comme les vagues du grand océan, elles augmentent ensuite, entrecoupées de petits sauts brusques, comme les moutonnements écumants de la mer, et puis toujours plus fortes, crescendo, plus fortes, plus rapides, se poussant, se hâtant, se heurtant, s'enchevêtrant, augmentant d'ampleur et de vigueur jusqu'au maximum, jusqu'à la fureur, jusqu'au paroxysme, sans arrêt... sans repos. Et toujours du commencement à la fin, dominées par une note douloureuse comme un cri de désespoir, comme le hurlement lugubre du vent sur l'immensité des mers et des océans, ce cri toujours le même, toujours égal, qu'on entend toujours, et qui toujours vous semble nouveau, porteur de nouvelles douleurs, de nouvelles angoisses, de nouvelles terreurs, d'émotions nouvelles. Et cette musique qui, au commencement, vous berce en des songes de délicieuses voluptés vagues, très vagues, peu à peu vous excite les nerfs, fait vibrer chaque fibre de votre corps et de votre âme, jusqu'à l'exaspération, jusqu'à la douleur, la torture terrible du désir inassouvi. Car, dans ces songes voluptueux, jamais vous ne pouvez fixer votre imagination, votre désir, sur un être ou sur une fiction. Comme les ondes de la musique, tout est vague. Les images passent devant vous, lentes et douces, pour se succéder ensuite violentes, lascives, excitantes, exaspérantes, fuyant devant vous, se confondant sans jamais se laisser saisir, s'arrêtant un instant comme hésitantes, et puis fuyant, fuyant, fuyant de nouveau pour céder leur place à d'autres, qui arrivent, s'arrêtent, hésitent, semblent se donner à vous et puis fuient, fuient elles aussi; corps de femmes flexibles et doux! Corps volup-

tueux, scènes d'amour et de folie! tout est là devant vous, tout est à vous!..... Il n'y a plus rien..... tout a fui. Rien n'est à vous.....

Les archets se sont tus, et, les yeux demi-clos, vous râlez, exténué, fini, épuisé.

Oh, musique tuante, musique érotique, qui donne à l'homme les mêmes sensations, les mêmes spasmes que les plus recherchées caresses de femmes aimées, lèvres contre lèvres, corps contre corps! Râle d'amour, cris de douleur voluptueuse! Musique qui casse l'épine dorsale et épuise le cerveau comme la plus parfaite des courtisanes; mais qui tout à coup, vous laisse là sans autre satisfaction que le désir de l'entendre encore sans cesse recommencée; cette musique qui vous épuise toujours plus et plus, sans assouvir jamais le plus petit de vos désirs qui s'exaspèrent chaque fois plus atrocement, plus douloureusement.

Budaspet, 1899.

### *MUSIQUE ÉGYPTIENNE*

Dans le ciel bleu-noir tacheté d'or, la lune jaune plane sur le sable jaune fané. Le Sphinx, éternelle divinité pétrifiée, fixe de son séculaire regard l'horizon lointain dont à chaque aube naîtra l'astre fulgurant dont il est l'emblème. Derrière, les immenses triangles rosés, tombes sacrées que les siècles respectèrent et la civilisation profana, profilent leurs gigantesques silhouettes dans l'onde rouge débordante et fécondatrice du Père nourricier, le Nil qui, tout-puissant, terrible et doux, caresse le Monstre accroupi sur son sein. Le vent du Nord, soufflant à travers ces énormes amas de pierres, chante un chant profond et mystérieux.

Au milieu des anciennes ruines, l'Arabe chante : il chante les chansons d'amour, les petites filles aux seins ronds et durs comme des pommes vertes et fraîches, mouillées d'une goutte de rosée, aux ventres polis, aux triangles sacrés, qu'une main habile dépila d'un précoce duvet, aux lèvres pourprées, toujours ouvertes aux mâles ou féminines amours, comme une bouche aux tendres baisers, ou à la langue forte, douce et pénétrante. Il chante et rêve aux lascifs ébats des beaux éphèbes nubiens, aux splendides torsos de bronze se roulant dans des spasmes d'érotiques jouissances sur le sable tiède et velouté. Et son chant doux devient frétilant et gai. Allah ! c'est de la vieille insatiable qu'il chante, qui n'ayant plus personne pour la satisfaire, a recours à son baudet, à qui une continence forcée permet de ne pas être trop dégoûté de la vieille rousse (1) qui l'excite, et l'oblige à lui faire ce qu'il préférerait faire à l'ânesse d'à côté ; ou c'est du juif qu'il raconte, qui, par économie, fait subir à sa chèvre le sort que les gamins lui réservent pour la fin du Ramadan ; ou des habitants de la Thébaïde, qui, profitant de la position incommode de la femelle du crocodile, qui attend son mâle, remplacent ce dernier dans de monstrueux accouplements (2).

Allah, ah ! Allah ! se répercute en longues traînées de satisfaction et d'approbation le long du fleuve divin, sous les voûtes tragiques des temples sacrés. Du haut de leurs stèles, les divinités des anciens empires écoutent impassibles les chants des noma-

(1) Les femmes arabes, après un certain âge, doivent teindre leurs cheveux au henné.

(2) Ce fait se trouve relaté aussi par des Européens qui visitèrent anciennement la Thébaïde.

des, et les danseuses, peintes dans leurs attitudes hiératiques de la danse sainte, semblent produire, battant de leurs doigts fuselés les petits disques métalliques, les sons argentins que trois mille ans plus tard les filles du désert font sortir du même instrument en dansant les danses lascives du ventre, et celles obscènes de la croupe, de la bête et de la gargoulette.

La musette, de sa voix grêle, pleure et se lamente, et le chacal, sautant de décombres en décombres, hurle à la lune jaune...

Et le Sphinx, impassible, regarde l'horizon infini.

Perchés sur les chameaux couverts de broderies resplendissantes de filets d'or et de paillettes miroitant mille flammes, la tête surmontée de hautes plumes d'autruche, les Arabes battent leurs grandes timbales, à coups redoublés et tonitruants. Sur des chevaux caparaçonnés, on porte en triomphe les petits garçons et les petites filles qu'un coup de rasoir devra priver d'un appendice inutile (1); ou, dans une cage, couverte de tapis précieux et de châles tissés avec les plus belles laines des Indes, on conduit au lit conjugal la jeune épouse, dont le sang virginal devra être montré au public, qui se gave et qui chante, avant l'aube nouvelle, sinon, honte, honte! au mari!

Dans le décor d'un ciel crépusculaire, flambant rouge, de nuages sanglants comme la fumée des villes et des métropoles incendiées, des hommes s'en

(1) La circoncision des petites filles est un fait qui a existé et existe encore; mais toutes ne subissent pas la même opération. Aux unes, on ampute une partie du clitoris, aux autres, on coupe une partie des petites lèvres. C'est la raison du désaccord qui existe sur ce point entre les différents auteurs. C'est vers l'âge de 7 ans que cette opération est pratiquée par des femmes d'une secte spéciale, qui la font au printemps, avec un simple rasoir, comme cela se fait pour les garçons.

vont, déployant au vent de grandes bannières vertes ou rouges, blanches ou noires, chantant, criant, jouant du hautbois primitif et de la flûte ancienne. Les coups profonds des gongs, les éclats déchirants des cymbales, les notes stridentes du hautbois, et de la clarinette ; le lou, lou, lou ! cri tremolo et perçant que les femmes poussent, cri de joie et de douleur, toujours le même, évoquent les triomphes des anciens Pharaons, retournant de leurs conquêtes, après avoir ensanglanté les pays, brûlé les villes, traînant derrière leurs chars meurtriers de combat, ornés, en guise de trophées, de guirlandes, de membres virils (1), les esclaves, les femmes et le butin.....

..... Et le Sphinx, impassible, regarde l'horizon infini.....

Allah ! Allah ! Allah ! les cris sont poussés plus fort, la musique devient plus stridente ; c'est dans un tourbillon de fumée et de flammes que la demi-lune passe avec fureur, dévastant, ensanglantant le pays, violant les vierges, massacrant les enfants, semant la dévastation et la ruine... Puis les notes semblent disparaître, s'éteindre, mourir, et un chant monotone, continu, une même cantilène, se répète indéfiniment, comme la psalmodie des anachorètes de la Nitrie, entrecoupé par-ci, par là par les sons profonds du monocorde, ou par l'aboïement furieux et le cri saisissant des hyènes affamées, qui cherchent en vain, dans le désert pierreux, les cadavres qui, jadis, en jonchaient le sol.....

...Et le Sphinx, impassible, regarde l'horizon infini.....

(1) Tombes des rois.

La musique renaît. Mais ce n'est pas la musique primitive, la musique archaïque. Ce sont des sons argentins de trombes et de clairons, des harmonies bizarres et belles, des chants sublimes. C'est un khédive qui, engouffrant millions et milliards en creusant les sables, en bâtissant des palais, en créant des villes, voulut rendre à son pays la grandeur antique qu'un homme, maintenant immortel, retraça en notes superbes, devant l'Europe ébahie et voleuse.

.... Et le Sphinx, impassible, regarde l'horizon infini.....

Les chants sublimes, les harmonies divines sont mortes. Au loin, une fanfare baroque joue l'Hymne Khédivial, et des cuivres enrroués sortent les notes funèbres du « God Save the Queen »!

Alors le Sphinx qui, impassible, vit passer tant de millénaires, ferme les yeux pour ne pas voir l'effondrement de son empire. Les deux colosses de Memnon, sentinelles séculaires, mises à la garde des anciennes gloires, se lamentent (1) une dernière

(1) On connaît le phénomène d'un des Colosses de Memnon qui, à l'aurore, faisait entendre un léger tintement ou bruit sonore. A l'époque romaine ils passaient pour les statues de Memnon, fils de l'Aurore (Eos) et de Tithon, qui ayant tué à la guerre de Troie Antiloque, le vaillant fils de Nestor, tomba à son tour sous les coups d'Achille. Mais lorsqu'on apprit que le colosse septentrional rendait, le matin, un son mélodieux, on inventa une nouvelle légende. Le héros, qui avait succombé devant Troie, revivait à Thèbes dans ce colosse de pierre et saluait l'Aurore, sa mère, à son lever, de cette plainte harmonieuse. La déesse l'entendait, et les larmes qu'elle versait sur son fils chéri formaient la rosée du matin. Letronne a prouvé que le tintement de la pierre ne doit pas être considéré comme une imposture des prêtres, et des naturalistes renommés affirment qu'à raison de la chaleur, qui, en Egypte, succède immédiatement après le lever du soleil à la fraîcheur de la nuit, une roche rapidement échauffée peut bien rendre, aux premiers rayons de l'aurore, un son produit par d'imperceptibles molécules de pierre se détachant de la surface. Et ce phénomène peut se produire aussi bien le soir que le matin, par le changement rapide de température, occasionné par le coucher du soleil. J'ai eu la chance rare de pouvoir constater distinctement le fait à deux reprises différentes dans une partie très

fois avant de s'abattre dans la poussière; tandis qu'Isis et Hathor, déesses du ciel, de la joie et de l'amour, s'enfuient de leur dernier refuge, Philæ la délicieuse (1).

Et le vent, soufflant au travers des pyramides qui s'affaissent, et des temples qui croulent, hurle de désespoir; les milliards et milliards de molécules granitiques, qui se désagrègent et tombent des monuments (2), poussent des cris de désolation, et des décombres, que le sable, tourbillonnant, ensevelit, monte le grêle et triste son de la musette qui pleure l'irréparable.

Sur le Nil. Une nuit.

### MUSIQUE RUSSE

« Ja pomniu vetscher mui dvoiom na birigu si-diéli! » Je me rappelle le soir quand, avec toi, ô femme aux yeux noirs, aux yeux effrayants, aux yeux cruels, nous étions assis sur la berge de la Rivière Noire, qui roulait tristement ses eaux sombres et lourdes, tandis que tes compagnes, dans un salon illuminé, chantaient, devant quelque prince ou quelque riche seigneur, leurs chants bizarres et sauvages, entrecoupés de cris de farouche tristesse. Et autour des tables couvertes de mets, de bouteilles vidées, aux goulots cassés, à la lumière crue des flambeaux, dans leurs costumes extravagants, elles se livraient à cette danse de tressaillement,

rocailleuse du désert Lybique, en me rendant en hiver dans le Bahr-béla Mâ.

(1) On sait que, depuis l'occupation anglaise, un réservoir de 2.500.000 mètres cubes d'eau a été construit à Shellal. Cette masse d'eau finira par faire crouler et par submerger la Perle de l'Égypte, l'île de Philæ, et ses monuments.

(2) Phénomène dont il est question plus haut.

qui, excitée par les cris des hommes, par le battent des mains, finissait en crise nerveuse. Et les musiciens grattaient leurs guitares avec furie, les chœurs criaient plus fort, et la danseuse s'affaissait dans une attaque épileptique. Alors, un officier, à la tunique blanche ou aux parements d'or, la saisissait, la jetait sur un canapé, la possédait, elle, inconsciente, l'écume aux lèvres, lui, ivre, vomissant.

Je me souviens, il était tard et la nuit était blanche et claire comme la nuit polaire. Non loin de nous, dans un traktir, aux sons de la ballalaïka (1), les isvostchikis (2) hurlaient des chansons tristes, ou quelque dvornik (3) saoul rossait sa femme, qui tâchait de le reconduire au logis crasseux.....

A la porte de son isba vermoulue et croulante, à la lisière des bois, le moujik affamé chante la triste histoire de la colombe si douce, qu'un épervier déchire; de l'hirondelle qui ne reviendra plus, car elle est morte au printemps froid, sous la petite croix, au cimetière.

Et les bateliers qui remontent le grand Volga chantent, eux aussi, leurs chansons tristes, assis dans les bateaux, que leurs femmes et filles, défaites et exténuées, traînent de la berge, sous les rayons brûlants du soleil.

La musique populaire russe est toujours triste. C'est l'âme du peuple si doux, si patient, qui, n'osant pas protester, souffre en silence, mettant dans des notes plaintives toute sa souffrance, toute sa résignation. La colombe, c'est tout le peuple, tout le

(1) Espèce de guitare.

(2) Cocher de fiacre.

(3) Aide de portier chargé de balayer les cours et les trottoirs des maisons.

petit peuple russe; l'épervier, la sale engeance des tchinovnikis, hauts et bas fonctionnaires, qui, au nom du Petit Père (1) à tous, grugent et dévorent les faibles et les impuissants. Et quand le printemps est mauvais, la famine vient, le dénûment, la souffrance et la mort. C'est cela que dit la musique triste du peuple russe.



Sur la route poussiéreuse et défoncée, les soldats marchent, à leur tête, montés sur des chevaux pommelés, les chanteurs, la casquette plate sur l'oreille, au son du triangle et du chapeau chinois, chantent des chansons guerrières. Et le soir, au bivouac, quand la vodka circule, ils chantent et dansent pour égayer Messieurs les officiers, que le juif, qu'on traite à coups de bottes au derrière, en caftan crasseux et aux peizikys pouilleux (2), a suivis d'étape en étape, pour leur offrir, au moment opportun, soit des boissons falsifiées, soit de l'argent à usure, soit une femme, qui pourrait bien être sa propre fille ou même sa propre femme, si l'officier est trop ivre pour pouvoir distinguer. Les soldats chantent, dansent et crient; beaux chants! chants d'ivrognerie ou chants barbares, tels les chants des hordes que Tamerlan poussait sur les terres envahies, hordes sanguinaires, violant femmes et enfants, et détruisant tout sur leur passage.



Au printemps, aussi triste que la grise automne, la Néva, en débâcle, charrie ses gros glaçons... Quelque chien, égaré sur l'un d'eux, hurle de dé-

(1) Le peuple nomme ainsi le Czar.

(2) Deux longues boucles que les Juifs laissent tomber de leurs tempes.

sespoir à la mort prochaine... Là, au milieu des glaces, se heurtant et s'écrasant, dans la cathédrale des Saints Pierre et Paul, au milieu de trophées et de tombes impériales, un chant solennel et large s'élève. Sous les voûtes dorées, les voix basses et sonores se marient aux notes les plus hautes, et les voix des enfants s'unissent à celles des basses dans une harmonie parfaite. « Souvenir éternel ! » Pour qui prie-t-on ? Qui est couché là sous le baldaquin de pourpre et d'hermine, couvert du manteau impérial ? C'est le Petit Père à tous. Qu'a-t-il fait ? Il a donné la liberté aux serfs... et on l'a tué. Et la Néva, charriant ses glaces et ses sombres eaux, transporte avec elle les larmes, ou les cadavres même, de ceux qu'au nom de celui qui est mort, et qui n'en sut peut-être jamais rien, on enterra vivants là-bas, sur les rives du Grand Lac à Schusselburg. Et pendant que les cierges fumeux s'éteignent, que les larmes sincères ou hypocrites coulent, le chant splendide se développe, s'étend et monte sublime vers les cieux, étouffant les mélodées, lamentations tristes des petits et miséreux, comme un grand manteau de velours jeté sur la souffrance du peuple, pour la cacher aux grands qui règnent.

Sur la Néva. 1897.

### *MUSIQUE ITALIENNE*

C'est bien au pays de la lumière, du ciel bleu, de la mer d'azur, des roses, des fleurs d'oranger, que devait naître et prospérer la musique de l'amour et de la vie. Et cette musique y devenait du fait même la compagne fidèle et aimée des hommes, la pro-

clamatrice de la liberté et de la victoire, la consolatrice des malheurs et des défaites, l'expression de toute l'existence d'une nation, la vibration de tous les sentiments et de toutes les passions d'un peuple. C'est surtout en Italie que naquirent ces chants tantôt doux et langoureux, tantôt gais et pétillants, tantôt fougueux et belliqueux qui retracent et marquent, soit la vie privée des hommes, soit les événements publics du pays.

En Italie, tout naît, tout meurt avec des chants. Joies, tristesses, gloires, bonheurs, revers, l'Italie chante tout et toujours. Le lazzarone chante étendu sur le sable chaud aux rayons de la lune blanche; sur les ondes tempétueuses des mers lointaines le marin chantonne sa chanson native; l'ouvrier fredonne en travaillant et en peinant, et c'est au milieu des chants que s'accomplirent les principaux événements nationaux de la Péninsule.

Les grands compositeurs italiens ne sont que le perfectionnement, le raffinement, la quintessence de l'âme musicale et des sensations du peuple, avec lequel ils sont en continuelle communion, et en parfait accord (1). Car l'âme italienne prie avec Mercadante et Palestrina, pleure avec Bellini et Petrella, rit avec Cimarosa, Donnizzeti et Rossini, lutte et combat avec Verdi, médite avec Chérubini et Perosi. Mais, pour l'amour, elle n'a pas besoin de maîtres, elle chante elle-même dans toutes les canzone qu'elle fait éclore sur les lèvres des simples

(1) C'est le peuple, il popolino, qui, en Italie, est le véritable, le scrupuleux, l'exact critique des œuvres musicales des compositeurs, soit italiens, soit étrangers. Les critiques de professions n'existent peu ou point. A quoi serviraient-ils? Si une composition est belle et a une réelle valeur, le peuple l'acclame, et, le lendemain, tout le monde la chante et la fredonne; si elle est mauvaise, ce même peuple la fait tomber et personne n'ose la défendre. En Italie, le plébiscite musical, c'est la critique.

pêcheurs, des gondoliers ou du popolino. Et les nouveaux, les jeunes, les brillants, tels que Boito, Mascagni, Leoncavallo, Puccini et d'autres, ne font qu'exprimer dans leurs compositions l'état d'âme incertain, craintif, mais plein d'élan et d'espoir d'une nation qui renaît, qui est trompée, maltraitée, exploitée, mais qui, avec insouciance, relève la tête, souriant à un avenir de bonheur qu'elle souhaite, qu'elle attend et qui viendra. La stella d'Italia (1) ne brille-t-elle pas toujours? même dans les plus terribles, les plus sombres moments?

Et le peuple chante, chante et oublie, il oublie les tristesses, la misère, les déceptions, ne voyant que le beau, le ciel bleu, la mer d'azur, les fleurs, l'amour, les illusions. Chante, pauvre peuple, chante, aime et rêve... et laisse-toi duper.

A bord du « Candor », détroit de Messine. 1898.

### MUSIQUE ALLEMANDE

La musique populaire allemande, exception faite de quelques chansons vulgaires pour boire, ou quelques chants mesquins d'enfants, n'existe presque pas; et encore a-t-il fallu l'art parfait d'orchestration d'un grand maître (Humperdinck) pour faire connaître le peu qui existait. Aussi Euterpe s'est-elle réfugiée dans les sphères supérieures, et une pléiade de compositeurs, l'un meilleur que l'autre, a donné à ce pays anti-musical des créations presque divines.

(1) On sait qu'une étoile à cinq pointes surmonte les armoiries officielles du royaume d'Italie. Cela vient du fait que le peuple dit que l'Italie, née sous une bonne étoile, finira toujours par être un pays heureux, car son étoile bienfaisante la protège.

Ils chantèrent les doux amours, les larmes de la tristesse, la fougue des passions, et, en notes sonores et splendides, élevèrent, dans les cathédrales gothiques, des chants sublimes au Créateur.

Mais, contrairement à ce qui arrive pour l'Italie, ils ne chantaient pas avec l'âme du peuple, ne souffraient pas avec lui, et les palpitations de leurs cœurs n'étaient pas celles que ressentait la foule. Seule, quelque petite bourgeoise écorcha d'une voix aigre, ou gâta sur un mauvais clavecin, leurs plus belles compositions. Luther même, qui, réformant les croyances du peuple germanique, voulut, en composant ses chorals, lui inspirer quelque goût pour la musique, n'eut pas de meilleure chance, et seulement dans les églises et dans les écoles, on connaît ce que lui et ses disciples écrivirent.

C'est en Allemagne, et pour ces raisons, que devait naître ce génie colossal que fut Wagner. C'est en lui qu'un roi fantasque, mais pas fou, victime de la jalousie et de la trahison, qui voyait les choses en grand et supérieurement aux mesquineries de la bourgeoisie allemande, c'est en lui que ce roi malheureux crut trouver le réalisateur de ses rêves chimériques et splendides. Et Wagner composa des chants extraordinaires d'amour, chanta des actions chevaleresques et belles, des hymnes mystiques et grandioses. Mais pour lui aussi le peuple resta indifférent.

Alors il créa la musique de l'action. C'est bien au son de cette musique que Siegfried, battant à coups redoublés de marteau sur l'enclume, forge le glaive de la force allemande. C'est bien au son retentissant de l'orchestration wagnérienne que Krupp fond ses canons et que Vulcano lance ses cuirassés. Et c'est au son de cette musique tragique

et sublime, qui accompagne la mort de Siegfried, que se brisera la puissance germanique.

Mais Wagner ne fut pas seulement le grand compositeur de son temps et de son pays, il fut celui de l'avenir et de l'univers. En composant la musique symbolique du « Crépuscule des Dieux », il composait la musique prophétique réelle du crépuscule des rois, il écrivait la musique qui devra accompagner l'effondrement définitif des trônes et des puissances. Et au milieu du fracas terrible de ces écroulements, de l'explosion des bombes, du rugissement des incendies, des hurlements de la révolution, et des massacres, retentiront les notes perçantes de Wagner, comme les notes de la trompette de l'ange de l'Apocalypse, au jour du Jugement Dernier.

### *SCOTCH MUSIC*

Sur leurs balais elles s'en vont chevauchant, effrayantes Walkyries, les vieilles sorcières, le haut bonnet en tête battant l'air de leurs grands manteaux noirs. Les balais s'ouvrent en guise de gueules et se transforment en dragons. De leurs bonnets pointus les serpents se déroulent en spirale et leurs manteaux sont des ailes de vampire. Ainsi elles s'en vont dans l'air ténébreux par monts et par vaux, se posant tantôt et reprenant leur vol ensuite vers de mystérieuses forêts.

Ou! ou! ou! chantent-elles avec le vent en s'accroupissant sous les arbres séculaires. « Ou! ou! ou! ou! cuisons dans notre marmite ensorcelée la vie des uns, le bonheur des autres ».....

Non loin, un cor retentit, c'est le beau seigneur

du pays qui chasse. C'est l'homme le plus envié. Il est jeune, il est beau, il est riche, il est aimé et, dans son château, la plus tendre des épouses l'attend. « Ou, ou, ou, ou », crient les sorcières : cuisons dans notre diabolique marmite son bonheur et sa vie. »

Vers le château crénelé, comme des hiboux portemalheur, elles s'envolèrent, les vieilles sorcières, et sur ses murs se posèrent.

Et chaque fois que le beau seigneur partait pour la chasse, elles ouvraient peu à peu au séducteur les portes du château et le cœur de la belle dame. Et quand l'époux rentrait il trouvait une partie de son bonheur envolé.

Un soir il revint et trouva la belle dame, mais son cœur n'y était plus ! A son suivant retour le corps avait suivi le cœur.

Sous les grands arbres, dans la forêt noire, les vieilles sorcières cuisent dans leurs sataniques marmites la vie et le bonheur du beau seigneur. « Ou, ou, ou ! » chantent-elles, remuant tour à tour l'écumoir.

Un soir, à la lune pleine, deux chiens hurlaient de désespoir, attendant leur maître qui ne revenait pas... Sur un rocher pointu, au milieu du torrent écumeux, gisait écrasé le corps du beau seigneur, l'homme le plus envié du pays...

Sur leurs balais elles s'en vont chevauchant, effrayantes Walkyries, les vieilles sorcières, le haut bonnet en tête, battant l'air de leurs grands manteaux noirs...

In the Highland, 1900.

*MUSIQUE ESPAGNOLE*

Energiquement, d'une main sûre et vibrante, les Espagnols, aux yeux farouches roulants dans des orbites sombres, pincent de la guitare, tandis que les femmes aux prunelles noires chantent, se cambrent, se renversent, marquant d'un coup de reins sec et net le rut brutal.

Leurs chants doux et passionnés, terribles et luxurieux, suppliants tantôt comme la prière, ou provocants comme le désir insatiable, les enivrent. Vraies vierges, vraies Messalines, vraies Judiths, elles incarnent d'une manière saisissante cette musique qui, accompagnée de danses soit chastes, soit obscènes, mais toujours troublantes, est une véritable comédie ou une tragédie effrayante. C'est le plus singulier mélange des restes d'hymnes religieux, de chants arabes érotiques et langoureux, de chansons gitanes, de cris de délivrance et de vengeance. Dans ces mélodies se déroule toute l'histoire de l'ancienne Ibérie et en même temps se dévoile l'âme de cet extraordinaire peuple espagnol où les sentiments de la plus chevaleresque pitié, de l'amour le plus tendre et romanesque font place aux passions les plus atroces, aux vengeances les plus lâches et cruelles. C'est le chant de l'amour et de la haine, de la vie et de la mort !

Les hommes grattent follement leurs guitares, les femmes chantent, se tordent, se cabrent, se ruent, se retirent, frappent du talon les tables et les planchers, battent sur leurs tambours de basque, ollé ! Et les castagnettes avec fureur se mettent de la partie, ollé !!!... Attention, beau caballero, ces castagnettes font un bruit lugubre comme deux os de mort qu'on frappe l'un contre l'autre... At-

tention, dans la jarretière de la belle brille un poignard, derrière le manteau du guitariste est cachée la longue navaja catalane prête à t'éventrer au moment où tu céderas aux lascifs envoûtements de la femme qui te quiere... Amoureuse prostitution... vengeance de l'honneur, que la misère et la faim permettent d'outrager...

Sur la Sierra Morena. 1895.

GIULIO D'ASPREMONT.

